

Frédéric Mistral

Dossier proposé par Marie-José Villeneuve Chargée de mission académique pour l'enseignement de l'occitan
Rectorat de Montpellier

1830-1914



Frédéric Mistral par Félix-Auguste Clément (1826-1888)

- *Lire Frédéric Mistral en cours de Français
- *Frédéric Mistral : Chronologie mistralienne (Biographie et Bibliographie complète) par C. Mauron.
- *Illustration : Le petit journal, 25 décembre 1904, Frédéric Mistral lauréat du prix Nobel
- EXTRAITS :
- *Mireille : naissance et reconnaissance d'une œuvre, Mémoires et récits, chap. XVI
- *Lamartine commente Mireille : mise en regard du texte et de son commentaire, chant V, les prétendants ; chant VI, La sorcière ; chant XII, La mort.
- *Illustrations : Représentations de Mireille
- *Le Bohémien, un personnage mistralien ; Mémoires et récits, chap. IV, chap. XIV
- *Le « pèlerinage des Gitans », entre foi, tradition et tourisme article de Marc Bordigoni
- *Illustrations : Représentations de bohémiens à la fin du XIX^e s.
- *Le récit d'enfance : Mémoires et récits, chap. IV ; chap. V
- *Le conte : Mémoires et récits, chap. III; chap. IV
- *Le fantastique : Le poème du Rhône, Le Drac, Chant VI, chant LLIII ; Mireille, chant VI, La sorcière.
- *La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation : Mémoires et récits, chap. IX ; Le poème du Rhône, chant XII
- *Lis isclo d'or : l'Hymne au soleil, le troubadour Catelan
- ÉTUDES CRITIQUES :
- *À l'occasion du centenaire de Mirèio par R. Lafont
- *Lamartine et Mistral par B. Gavalda
- *Préface de Mirèio par P. Rollet
- *Le pari mistralien par F. Garavini
- *Lou Pouèmo dóu Rose, étude de R. Pecout
- BIBLIOGRAPHIE

Lire, dire, écrire, voir avec Frédéric Mistral : au-delà de l'actualité des commémorations, ces invitations permettront aux enseignants de notre académie de faire (re)découvrir à leurs élèves une grande figure dont les oeuvres ont nourri le patrimoine littéraire et l'histoire des arts. Le dossier culturel, didactique et pédagogique élaboré par Marie-José Villeneuve, chargée de mission académique pour l'enseignement de l'occitan, va contribuer à faire vivre Frédéric Mistral, aujourd'hui, dans l'esprit et la lettre des classes de français.

Frédéric Miquel, IA-IPR de Lettres
Académie de Montpellier

La loi d'orientation et de programmation pour la refondation de l'école de la République du 8 juillet 2013 invite « *les enseignants des premier et second degrés [...] à recourir aux langues régionales, dès lors qu'ils en tirent profit pour leur enseignement. Ils peuvent également s'appuyer sur des éléments de la culture régionale pour favoriser l'acquisition du socle commun de connaissances, de compétences et de culture et des programmes scolaires.* ».

2014 sera l'année de la commémoration du centenaire de la disparition de Frédéric Mistral. Nous vous proposons avec ce dossier de découvrir quelques pages extraites des œuvres du lauréat du prix Nobel de littérature en 1904. Ces passages sont autant d'invitations à des parcours de lectures croisées, en compagnie de personnages mistraliens.

Mireille met en scène une jeune héroïne frappée par le malheur, dans la droite ligne des grandes destinées romantiques. Les douze chants allient roman et épopée, ce poème a l'ambition d'un texte fondateur.

Mémoires et récits est une autobiographie, pleine tout à la fois de souvenirs et de fictions. Mistral nous offre là un catalogue de la société de son temps, nous montrant une époque de changement, un monde en marche vers une société industrialisée, abandonnant progressivement des modes de vie traditionnels.

Avec *Le poème du Rhône*, Mistral rompt brusquement avec sa poétique traditionnelle du vers rimé et inaugure une magnifique symphonie verbale d'une puissante originalité et qui ne peut avoir d'équivalent en français ". Pierre Devoluy. ".

Les textes proposés ici sont en français, Mistral se chargea de faire la traduction qui accompagnait le texte provençal. P. Devoluy (*Mistral et la rédemption d'une langue*, Paris, Bernard Grasset, 1941, p. 212) pense que le propos de Mistral était de faciliter la compréhension de ses écrits aux gens scolarisés en français et qui, par conséquent, avaient perdu le contact avec leur langue maternelle. La traduction serait justifiée comme un moyen d'accès au provençal à travers le français, langue sœur. Devoluy ajoute encore une autre raison pour justifier la présence des deux langues : le besoin qu'éprouve tout écrivain d'accéder au plus grand nombre de lecteurs et la conscience qu'avait Mistral que l'usage du français seul lui donnait cette possibilité.

Classe de sixième	
FRANÇAIS	OCCITAN/ F. MISTRAL
Lecture : -Les textes fondateurs : En particulier: Homère, <i>L'Odyssée</i> Ovide, <i>Les Métamorphoses</i> Virgile, <i>l'Enéide</i> (la fondation de Rome). -Contes et récits merveilleux	-Mirèio : ouverture du poème et invocation à la Muse ; Homère et l'épopée du pays provençal. Chant I. -Memòri e raconte , chap. III, les contes de dame renaude ; chap. IV, <i>Le tonneau du loup</i> ; Mirèio : Danse des Trèves sur le pont de Trinquetaille, chant V ; <i>La sorcière</i> , chant VI Lou poèmo dóu Rose , <i>Lou Drac</i> , chant VI
Expression écrite : Rédaction de textes narratifs (invention, descriptions, dialogues...)	-Memòri e raconte , chap.XVI, <i>La caravane de Beaucaire</i>

Classe de cinquième

Célébration du centenaire de la mort de Frédéric Mistral (1830-1914)

FRANÇAIS	OCCITAN/ F. MISTRAL
Lecture : -Le Moyen-âge -Les récits d'aventure -Poésie : XIXème siècle	-Lis isclos d'or , III, Les romances, Le troubadour Catelan -Calendau -Mirèio
Expression écrite : -Récits rendant compte d'une expérience personnelle incluant l'expression des sentiments, -Description de lieux, -Portraits de personnages réels, imaginaires ou inspirés d'une œuvre étudiée, -Écrits à partir de supports divers permettant de développer des qualités d'imagination...	- Memòri e raconte , chap.IV, L'école buissonnière * Vagabondage dans les champs * Les Bohémiens -Mirèio : le bouvier s'en retourne furieux... chant V, Le combat (portraits de Vincent et Ourrias) -Écoute du texte de Mirèio en français (écoute d'un début de récit, imaginer une suite, par ex. début du chant VIII, La Crau –fuite de Mireille).

Classe de quatrième	
FRANÇAIS	OCCITAN/ F. MISTRAL
Lecture : -Le récit au XIXème siècle, -Poésie, le lyrisme (XIXème siècle)	- -Lis isclo d'or , I les chansons, L'hymne au soleil
Expression écrite : -Récits à contraintes narratives particulières, -Fragments d'une nouvelle réaliste ou fantastique, -Récits brefs illustrant un trait de caractère d'un héros...	Les lectures proposées pour les classes de 6ème et 5ème seront autant de pistes possibles menant à un exercice d'expression écrite.

Classe de troisième	
FRANÇAIS	OCCITAN/ F. MISTRAL
Lecture : -Formes du récit : récits d'enfance.	-Memòri e raconte , chap. IV, L'école buissonnière ; chap. V, À St Michel de Frigolet.
Expression écrite: -Écriture narrative, récits autobiographiques -Textes poétiques favorisant l'expression de soi ; intégrant le souvenir d'une expérience personnelle ou d'un témoignage.	Les lectures proposées ci-dessus seront autant de pistes possibles menant à un exercice d'expression écrite.

Classe de seconde	
FRANÇAIS	OCCITAN/ F. MISTRAL
Lecture : -Poésie du XIXème -Mise en relation avec l'histoire des arts	-Mirèio, Lou pouèmo dóu Rose -Les Bohémiens chez Mistral et dans la peinture du XIXème.

Textes proposés dans le dossier.

Il est évident que nous ne proposons ici que des directions pour un travail interdisciplinaire que chacun pourra mener et compléter à sa guise.

Textes en ligne :

Mémoires et récits : <https://archive.org/details/mmoiresetrci00mistuoft>

Mireille :

<http://books.google.fr/books?id=R88SAAAYAAJ&printsec=frontcover#v=onepage&q&f=false>

Calendal :

<http://books.google.fr/books?id=w5oGAAAAQAAJ&printsec=frontcover#v=onepage&q&f=false>

Les îles d'or : <https://archive.org/details/leslesdortexte00mistuoft>

Le poème du Rhône : <https://archive.org/details/lepomedurhne00mistuoft>

Écouter *Mireille* en français :

<http://www.litteratureaudio.com/livre-audio-gratuit-mp3/mistral-frederic-mireille-poeme.html>

Frédéric Mistral : Biographie et Bibliographie complète.

Claude Mauron

Chronologie mistralienne parue en tête du dossier documentaire de l'édition de *Mirèio* (*Mireille* - texte provençal intégral et traduction française), aux éditions Librairie contemporaine, Montfaucon, 2008. Son auteur, Claude Mauron, est professeur à l'Université de Provence, Aix-Marseille.

A la fin du chapitre qu'il consacre à l'achèvement de *Mirèio*, dans ses mémoires, Mistral écrit : « Desenant, moun istòri es aquelo de mis obro. » (« Désormais, mon histoire est celle de mes œuvres »). La chronologie ci-dessous tente de se conformer à cette perspective fondamentale, en insistant sur les données biographiques jusqu'en 1859, puis sur les étapes majeures de sa carrière littéraire. Pour plus de détails, nous nous permettons de renvoyer à notre biographie Frédéric Mistral (Paris, librairie Fayard, 1993) ; rien ne saurait cependant remplacer la lecture des *Memòri e raconte* (« Mémoires et récits »), témoignage irremplaçable sur l'enfance et la jeunesse du poète, comme sur la genèse et la publication de *Mirèio*.

1747. Naissance, à Saint-Rémy, d'Antoine Mistral, grand-père du poète, grâce auquel les Mistral vont devenir des « ménagers », exploitants agricoles de domaines conséquents, situés à Maillane (Bouches-du-Rhône) et dans la plaine de Beaucaire (Gard).

1771. Naissance, à Saint-Rémy, de François Mistral, père du poète.

1793. François Mistral participe à la campagne des armées républicaines, en Catalogne.

1800. François Mistral épouse Louise Laville, dont la famille détient la charge notariale de Maillane. Ils auront deux enfants, Marie (née en 1801-1831) et Louis (né en 1807).

1803. Les Mistral achètent le mas du Juge, entre Maillane et Saint-Rémy.

1817. François Mistral entre au conseil municipal de Maillane : de sensibilité conservatrice, il y siègera jusqu'en 1832.

1825. Mort de Françoise Mistral-Laville.

1827. Mort d'Antoine Mistral. François Mistral hérite, en pleine propriété, du mas du Juge.

1828 (26 novembre). François Mistral se remarie avec Adélaïde Poullinet, née à Maillane le 30 avril 1803, dans une famille aux attaches républicaines : son père a été maire de Maillane de 1808 à 1811.

1830 (8 septembre). Naissance, à Maillane, de Joseph-Étienne-Frédéric Mistral. Enfance heureuse au mas du Juge, dont l'épisode le plus significatif est celui des fascinantes « fleurs de glais » (*Memòri e raconte*, chapitre I).

1831. Mort de Marie Mistral, demi-sœur de Frédéric, qui avait épousé l'avocat Étienne Ferrand (1798-1880) et laisse trois enfants, qui héritent de ses droits à succession.

1835. Mort des grands-parents maternels de Frédéric, Étienne Poullinet (né en 1760) et Anne Rivière (née en 1761).

1839. Mariage de Louis Mistral (demi-frère du poète) et naissance de son fils François. La même année, après deux ans à l'école de Maillane (et un net penchant pour lou plantié, l'école buissonnière – autre souvenir marquant des *Memòri e raconte*, chapitre IV), Frédéric est mis au pensionnat de Saint-Michel de Frigolet.

1841. L'établissement de Frigolet ayant fermé, Frédéric est envoyé à Avignon, au pensionnat Millet. Vers douze ans, suite à des accès de fièvre, sa mère le conduit au pèlerinage de Saint-Gens, au Bausset (près de Carpentras). A partir de 1845, il est logé au pensionnat Dupuy, où il se lie avec un surveillant, Joseph Roumanille (né à Saint-Rémy en 1818) : partageant la même passion, les deux amis œuvreront ensemble, durant quasiment un demi-siècle, à la « défense et illustration » du provençal.

1847. Après cinq années de brillantes études au Collège (= lycée) royal d'Avignon, Frédéric passe son baccalauréat, à Nîmes. Il revient ensuite à Maillane, où il suit, avec un enthousiasme juvénile, la Révolution de 1848 et les débuts (sous l'autorité de Lamartine, qu'il admire) de la Deuxième République. Il compose un poème « géorgique » en quatre chants, Li Meissoun (« Les Moissons »), qu'il gardera inédit toute sa vie.

1848. Sa famille l'envoie à Aix, où il va être étudiant, pendant trois ans, à la Faculté de Droit, tout en continuant à fréquenter les milieux républicains. Il visite Marseille, et fait aussi un voyage à Toulon, peut-être jusqu'à Nice. En septembre 1850, il se rend à nouveau au pèlerinage de Saint-Gens. A l'été 1851, il obtient sa licence en droit.

1851. Plutôt que d'embrasser la carrière d'avocat ou de s'orienter vers la politique active (dont le coup d'état de décembre 1851 l'écarte à jamais), Frédéric revient à Maillane où il va participer, aux côtés de son père, à la direction du mas du Juge. Et, reprenant un projet esquissé « voilà une année ou deux », dans lequel l'héroïne s'appelait déjà Mireille mais était une « belle vendangeuse », il met en chantier *Mirèio*.

1852 - 1855. Il participe aux Congrès des poètes provençaux d'Arles (avril 1852) et d'Aix (août 1853) ainsi qu'aux publications collectives Li Prouvençalo (1852) et Roumavàgi deis Troubaires (1854). Au printemps 1854 (21 mai), avec Roumanille et plusieurs poètes amis d'Avignon et des alentours, il fonde le Félibrige. En 1855 paraît le premier Armana prouvençau, anthologie annuelle du jeune mouvement de renaissance linguistique et littéraire. Cette même année, Mistral achève une version complète de *Mirèio*.

1855. Mort de François Mistral. Après un règlement difficile de la succession, Frédéric et sa mère doivent quitter le mas du Juge (qui revient à Louis) et s'installer dans le village de Maillane, à la « Maison au Léopard ».

1856 - 1858. Mistral révisé et enrichit *Mirèio*, dont il rédige la traduction française. À l'été 1858, il se rend à Paris, où Lamartine le reçoit avec une bienveillance qui le touche profondément.

1859. En février, *Mirèio* sort des presses de l'imprimerie Séguin, à Avignon, sous la marque de la librairie Roumanille. De mars à juin, Mistral est à Paris, pour le lancement de son livre, bien accueilli par la critique, surtout après le retentissant Quarantième Entretien que Lamartine lui consacre, en mai, dans son Cours familial de littérature.

1859 - 1864. L'œuvre poursuit sa carrière, brillamment : à l'automne 1859, une nouvelle édition paraît à Paris, chez Charpentier ; en 1861, le poème est distingué par l'Académie Française (notamment grâce à l'appui de Vigny) et en 1863 Gounod entreprend d'en tirer un opéra (sur un livret de Michel Carré), créé en mars 1864 à Paris, au Châtelet. La même année est publiée à Barcelone, une première traduction intégrale, en catalan.

1859 - 1866. Sur la lancée de *Mirèio*, Mistral compose son deuxième grand poème, *Calendau* (« Calendal »), qui témoigne d'un nouveau progrès dans la maîtrise poétique et exprime un « nationalisme » provençal très volontaire. L'œuvre reflète aussi une période d'enthousiasme, marquée par les premiers statuts du Félibrige, l'établissement de relations avec les écrivains catalans (au premier rang desquels Victor Balaguer) et la part très active prise aux publications des recueils de ses amis Théodore Aubanel (*La Mióugrano entre-duberto*, « La grenade entr'ouverte », 1860) et Anselme Mathieu (*La Farandoulo* – « La Farandole », 1862). Seule ombre au tableau, en ces années-là, le suicide de son neveu François (1862), qui inspirera à Daudet le sujet de *L'Arlésienne*.

1867. Publication (à Avignon, chez Roumanille) de *Calendau*, qui essuie un échec auprès de la critique et du public. Ce poème n'aura guère de chance, non plus, du côté de l'opéra : Bizet, qui s'y était intéressé, mourra, assez jeune, en 1875, et l'adaptation lyrique n'interviendra qu'en 1894, sous la baguette bien terne d'Henri Maréchal.

1867 - 1874. Malgré la poursuite des relations avec la Catalogne (où il se rend au printemps 1868), Mistral demeure profondément affecté par l'incompréhension de *Calendau*. Il connaît une période de doute qui, après la défaite de 1870 et la Commune de 1871, se change en dépression angoissée. En 1873, son demi-frère Louis se suicide en se jetant dans le Rhône, et Valentine Rostand (1847-1903), une jeune Bourguignonne avec laquelle il entretenait une liaison depuis plusieurs années, met un terme définitif à tout projet de mariage. Écrivant très peu de poèmes, Mistral se replie sur le labeur prosaïque et astreignant de son monumental dictionnaire provençal-français, *Lou Tresor dóu Felibrige*.

1875 - 1879. La confiance revient progressivement : en 1875, Mistral se fait construire une maison, à Maillane (l'actuel Musée Frédéric Mistral) ; en 1876, il rassemble vingt-cinq ans de

poésies diverses – composant un ensemble imposant, par sa variété et sa maîtrise technique - dans le recueil *Lis Isclo d'Or* (« Les Iles d'Or ») et, le 27 septembre de la même année, à Dijon, il épouse Marie Rivière, Bourguignonne elle aussi (1857-1943). En 1877, il dote le Félibrige de statuts officiels ; surtout, il compose le poème hautement symbolique *Lou Lioun d'Arle* (« Le Lion d'Arles »). En 1878-1879, il entame l'impression et la diffusion du dictionnaire.

1880 - 1884. Mistral travaille à un nouveau poème d'envergure, *Nerto* (« Nerte »), qu'il achève peu de temps avant la mort de sa mère (25 août 1883). Le livre est publié au printemps 1884, à Paris, chez Hachette : il obtient un joli succès de presse, le prix Vitet de l'Académie Française, et Massenet songe à tirer un opéra (*Nerto* sera finalement portée à la scène par le compositeur et organiste Charles-Marie Widor, en...1924 !)

1885 - 1890. Mistral mène à bonne fin des chantiers engagés de longue date : la publication du *Tresor* (1886 – qui obtient en 1890 le prix Jean-Reynaud, de l'Institut de France), l'édition définitive des *Isclo d'Or* (à Paris, chez Lemerre, en 1889), enfin la tragédie de *La Rèino Jano* (« La Reine Jeanne » - 1890).

1891 - 1896. Nouvelle phase dynamique : Mistral lance le journal provençal *L'Aiòli* (qu'il portera à bout de bras jusqu'en 1899), effectue un voyage en Italie (assombri par l'annonce de la mort de Roumanille) au printemps 1891, et, surtout, compose ce qui sera son dernier grand texte poétique – et son chef-d'œuvre, de l'avis de beaucoup - *Lou Pouèmo dóu Rose*. Celui-ci paraît en 1896, chez Lemerre, à Paris, et reçoit, en 1897, le prix Née de l'Académie Française – compagnie à laquelle Mistral, malgré des sollicitations de plus en plus insistantes, refusera toujours d'être candidat.

1899. Inauguration, à Arles, du Museon Arlaten, « un poème en action », écrit Mistral qui, depuis plusieurs années, consacre énergie et argent à enrichir les collections ethnographiques de ce musée de la Provence.

1904 (décembre). Mistral est lauréat du prix Nobel de littérature, qu'il partage avec le poète et dramaturge espagnol José Echegaray. Il affecte la quasi-totalité des fonds à l'acquisition et à l'aménagement, pour son musée, du palais de Laval, à Arles.

1906. Parution des *Memòri e raconte* (« Mémoires et récits », Plon, Paris), ainsi que d'un choix de discours (*Discours e dicho*, chez Roumanille, à Avignon).

1910. Publication (à Paris, chez Champion) de la traduction provençale du premier livre de la Bible, *La Genèsi*.

1912. L'ultime recueil de poèmes - qui porte le nom de la dernière récolte annuelle - *Lis Oulivado* (« Les Olivades ») voit le jour à Paris, chez Lemerre. Y sont réunies les poésies composées durant les deux décennies précédentes (en particulier lors des années fastes 1906-1907), remarquables d'aisance et de virtuosité technique.

1913. Jouissant d'une popularité considérable (attestée déjà par l'édification de sa statue à Arles, en 1909, et par la bénédiction du pape Pie X, en 1910, à l'occasion de la seconde édition de *Nerto*), Mistral est acclamé à Aix en mai, puis à Saint-Rémy en septembre pour le cinquantenaire de l'opéra de Gounod ; en octobre, il reçoit la visite, à Maillane, du Président de la République, Raymond Poincaré.

1914. Frédéric Mistral meurt à Maillane, le 25 mars.

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHACUN JOUR — SIX PAGES — 5 CENTIMES
Administration: 61, rue Lafayette

Le Supplément illustré
CHACUN SEMAINE 5 CENTIMES

5 Centimes **SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ** **5 Centimes**

Le Petit Journal militaire, maritime, colonial.... 10 cent.
Le Petit Journal agricole, 5 cent. **La Mère** du Petit Journal, 10 cent.
Le Petit Journal illustré de La Jeunesse.... 10 cent.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

ABONNEMENTS

SIX MOIS	UN AN
SEINE ET SEINE-ET-OISE 2 fr. 3 fr. 50	
DÉPARTEMENTS..... 2 fr. 4 fr.	
ÉTRANGER..... 2 fr. 5 fr.	

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Quinzième année

DIMANCHE 25 DÉCEMBRE 1904

Numéro 736

FRÉDÉRIC MISTRAL
Lauréat du prix Nobel

La genèse de *Mirèio*-Mistral et Lamartine

<https://archive.org/details/memrieraconte00mistgoog> texte occitan

<https://archive.org/details/mmoiresetrci00mistuoft> (p 305 à 319) texte français traduction F. Mistral

CHAPITRE XVI

MIREILLE

Adolphe Dumas à Maillane. — Sa sœur Laure. — Mon premier voyage à Paris. — Lecture de Mireille en manuscrit. — La lettre de Dumas à la Gazette de France. — Ma présentation à Lamartine. — Le quarantième « Entretien de littérature. » — Ma mère et l'étoile.

L'année suivante (1856), lors de la Sainte-Agathe, fête votive de Maillane, je reçus la visite d'un poète de Paris que le hasard (ou, plutôt, la bonne étoile des félibres) amena, à son heure, dans la maison de ma mère. C'était Adolphe Dumas : une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une pâleur ascétique, cheveux longs et blanchissants, moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme et, pour accompagner une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille élevée, mais boiteux et traînant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprès de Provence agité par le vent.

— C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux? me dit-il tout d'abord et d'un ton goguenard, en me tendant la main.

— Oui, c'est moi, répondis-je, à vous servir, monsieur !

— Certainement, j'espère que vous pourrez me servir. Le ministre, celui de l'Instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donné la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme *le Mousse de Marseille*, *la Belle Margoton*, *les Noces du Papillon*, et, si vous en saviez quelqu'un, je suis ici pour les recueillir.

Et, en causant à ce propos, je lui chantai, ma foi, l'aubade de *Magali* toute fraîche arrangée pour le poème de *Mireille*.

Mon Adolphe Dumas, enlevé, épaté, s'écria :

— Mais où donc avez-vous pêché cette perle?

— Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou, plutôt, d'un poème provençal en douze chants) que je suis en train d'affiner.

— Oh! ces bons Provençaux! Vous voilà bien toujours les mêmes, obstinés à garder votre langue en haillons, comme les ânes qui s'entêtent à longer le bord des routes pour y brouter quelque chardon... C'est en français, mon cher ami, c'est dans la langue de Paris que nous devons aujourd'hui, si nous voulons être entendus, chanter notre Provence. Tenez! écoutez ceci :

J'ai revu sur son roc, vieille, nue, appauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit,
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent sur les murs égarée.
Qui regrette son maître et retombe éplorée ;
Et, dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,
J'ai fait pieusement agenouiller l'orgueil,
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière,
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère.

Mais allons, dites-moi, puisque poème il y a, dites moi quelque chose de votre poème provençal.

Et je lui lus alors un morceau de *Mireille*, je ne me souviens plus lequel.

— Ah ! si vous parlez comme cela, me fit Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau, et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait. Cela m'apprend, à moi, qui, depuis trente ans, ai quitté la Provence et qui croyais sa langue morte, cela m'apprend, cela me prouve qu'en dessous de ce patois usité chez les farauds, les demi-bourgeois et les demi-dames existe une seconde langue, celle de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode, qui n'a pas consisté, comme certains le croient, à employer tels quels, ni à fondre en macédoine les dialectes de Florence, de Bologne ou de Milan. Eux ont ramassé l'huile et en ont fait la langue qu'ils rendirent parfaite en la généralisant. Tout ce qui a précédé les écrivains latins du grand siècle d'Auguste, à l'exception de Térence, c'est le « Fumier d'Ennius ». Du parler populaire ne prenez que la paille blanche avec le grain qui peut s'y trouver. Je suis persuadé qu'avec le goût, la sève de votre juvénile ardeur, vous êtes fait pour réussir. Et je vois déjà poindre la renaissance d'une langue provignée du latin, et jolie et sonore comme le meilleur italien.

L'histoire d'Adolphe Dumas était un vrai conte de fée. Enfant du peuple, ses parents tenaient une petite auberge entre Orgon et Cabane, à la Pierre-Plantée. Et Dumas avait une soeur appelée Laure, belle comme le jour et innocente comme l'eau qui naît; et voici que sur la route passèrent une fois des comédiens ambulants qui, dans la petite auberge, donnèrent à la veillée une représentation. L'un d'eux y jouait un rôle de prince. Les oripeaux de son costume qui scintillait sous les falots lui donnaient sur les tréteaux l'apparence d'un fils de roi, si bien que la pauvre Laure, naïve, hélas! comme pas une, se laissa, à ce que racontent les vieillards de la contrée, enjôler et enlever par ce prince de grand chemin. Elle partit avec la troupe, débarqua à Marseille, et ayant reconnu bientôt son erreur folle, et n'osant plus rentrer chez elle, elle prit à tout hasard la diligence de Paris, où elle arriva un matin par une pluie battante. Et la voilà sur le pavé, seule et dénuée de tout. Un monsieur qui passait en landau, et qui vit tout en larmes la jeune Provençale, fit arrêter sa voiture et lui dit :

— Belle enfant, mais qu'avez-vous à tant pleurer?

Laure naïvement conta son équipée. Le monsieur, qui était riche, ému, épris soudain, la fit monter dans sa voiture, la conduisit dans un couvent, lui fit donner une éducation soignée et l'épousa ensuite. Mais la belle épousée, qui avait le cœur noble, n'oublia pas ses parents. Elle fit venir à Paris son petit frère Adolphe, lui fit faire ses études, et voilà comment Dumas Adolphe, déjà poète de nature et de nature enthousiaste, se trouva un jour mêlé au mouvement littéraire de 1830. Vers de toute façon, drames, comédies, poèmes, jaillirent, coup sur coup, de son cerveau bouillonnant : *La Cité des hommes, la Mort de Faust et de Don Juan, Le Camp des Croisés, Provence, Mademoiselle de la Vallière, l'École des Familles, Les Servitudes volontaires*, etc.. Mais vous savez, dans les batailles, bien qu'on y fasse son devoir, tout le monde n'est pas porté pour la Légion d'Honneur; et, malgré sa valeur et des succès relatifs dans les théâtres de Paris, le poète Dumas, comme notre Tambour d'Arcole, était resté simple soldat, ce qui lui faisait dire plus tard en provençal :

A quarante ans passés, quand tout le monde pêche — dans la soupe des gueux ou y trempe son pain, — Nous devons être heureux d'avoir—l'âme en repos, le cœur net et la main lavée, — Et qu'a-t-il? dira-t-on. — Il a la tête haute. — Que fait-il? Il fait son devoir.

Seulement, s'il n'était pas devenu capitaine, il avait conquis l'estime de ses plus fiers compagnons d'armes ; et Hugo, Lamartine, Béranger, De Vigny, le grand Dumas, Jules Janin, Mignet, Barbey d'Aurevilly, étaient de ses amis.

Adolphe Dumas, avec son tempérament ardent, avec son expérience de vieux lutteur parisien et tous ses souvenirs d'enfant de la Durance, arrivait donc à point nommé pour donner au Félibrige le billet de passage entre Avignon et Paris.

Mon poème provençal étant terminé enfin, mais non imprimé encore, un jeune Marseillais qui fréquentait Font-Ségugne, mon ami Ludovic Legré, me dit, un jour :

— Je vais à Paris... Veux-tu venir avec moi?

J'acceptai l'invitation, et c'est ainsi qu'à l'improviste, et pour la première fois, je fis le voyage de Paris, où je passai une semaine. J'avais, bien entendu, porté mon manuscrit, et, quand nous eûmes quelques jours couru et admiré, de Notre-Dame au Louvre, de la place Vendôme au grand Arc de Triomphe, nous vîmes, comme de juste, saluer le bon Dumas.

— Eh bien! cette *Mireille*, me fit-il, est-elle achevée?

— Elle est achevée, lui dis-je, et la voici... en manuscrit.

— Voyons donc; puisque nous y sommes, vous allez m'en lire un chant.

Et, quand j'eus lu le premier chant :

— Continuez, me dit Dumas.

Et je lus le second, puis le troisième, puis le quatrième.

— C'est assez pour aujourd'hui, me dit l'excellent homme. Venez demain à la même heure, nous continuerons la lecture; mais je puis, dès maintenant, vous assurer que, si votre oeuvre s'en va toujours avec ce souffle, vous pourriez gagner une palme plus belle que vous ne pensez.

Je retournai, le lendemain, en lire encore quatre chants, et le surlendemain, nous achevâmes le poème.

Le même jour (26 août 1856), Adolphe Dumas adressa au directeur de la Gazette de France la lettre que voici :

« *La Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral ? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

« L'Académie française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipion....

« On a souvent demandé, pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses moeurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux, et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste. »

Cette lettre ébouriffante fut accueillie par des lazzi :

« Allons, disaient certains journaux, le mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème. Nous verrons si ce sera autre chose que du vent. »

Mais Dumas, lui, content de l'effet de sa bombe, me dit en me serrant la main :

— Maintenant, cher ami, retournez à Avignon pour imprimer votre *Mireille*. Nous avons, en plein Paris, lancé le but au caniveau, et laissons courir la critique : il faudra bien qu'elle y ajoute les boules de son jeu, toutes, l'une après l'autre.

Avant mon départ, mon dévoué compatriote voulut bien me présenter à Lamartine, son ami, et voici comment le grand homme raconta cette visite dans son Cours familial de Littérature (quarantième entretien, 1859) :

« Au soleil couchant, je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon. C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destiné à devenir, comme Burns le laboureur écossais, l'Homère de la Provence.

« Sa physionomie simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires. Il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait; on sentait, dans sa mâle beauté, le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi.

« Mistral s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son Mas de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à coeur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille.

« Le jeune homme nous récita quelques vers dans ce doux et nerveux idiome provençal, qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane. Mon habitude des patois latins, parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. C'étaient quelques vers lyriques; ils me plurent, mais sans m'enivrer. Le génie du jeune homme n'était pas là, le cadre était trop étroit pour son âme; il lui fallait, comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre. Il retournait dans son village pour y recueillir, auprès de sa mère et à côté de ses troupeaux, ses dernières inspirations. Il me promit de m'envoyer un des premiers exemplaires de son poème; il sortit. »

Avant de repartir, j'allai saluer Lamartine, qui habitait au rez-de-chaussée du numéro 41 de la rue Ville-Lévêque. C'était dans la soirée. Écrasé par ses dettes et assez délaissé, le grand homme somnolait dans un fauteuil en fumant un cigare, pendant que quelques visiteurs causaient à voix basse, autour de lui.

Tout à coup, un domestique vint annoncer qu'un Espagnol, un harpiste appelé Herrera, demandait à jouer un air de son pays devant M. de Lamartine.

— Qu'il entre, dit le poète.

Le harpiste joua son air, et Lamartine, à demi-voix, demanda à sa nièce, Mme de Cessia, s'il y avait quelque argent dans les tiroirs de son bureau.

— Il reste deux louis, répondit celle-ci.

— Donnez-les à Herrera, fit le bon Lamartine.

Je revins donc en Provence pour l'impression de mon poème, et la chose s'étant faite à l'imprimerie Seguin, à Avignon, j'adressai le premier exemplaire à Lamartine, qui écrivit à Reboul la lettre suivante :

« J'ai lu *Mirèio*... Rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au coeur que j'écris un *Entretien* sur ce poème. Dites-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié, comme vous : c'est Homère. »

Adolphe Dumas m'écrivait, de son côté :

(Mars 1859)

« Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami. J'ai été, hier au soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et il m'en a dit autant que ma lettre à *la Gazette de France*. Il l'a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire, et il va faire un *Entretien* tout entier sur vous et *Mirèio*. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane. Je les lui envoie ce matin. Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. Si son *Entretien* parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier. Il dit que vous êtes « un Grec des Cyclades. ». Il a écrit à Reboul : « C'est un Homère! » Il me charge de vous écrire *tout ce que je veux* et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi. Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère, dont j'ai gardé un si bon souvenir. »

Je tiens à consigner ici un fait très singulier d'intuition maternelle. J'avais donné à ma mère un exemplaire de *Mirèio*, mais sans lui avoir parlé du jugement de Lamartine, que je ne connaissais pas encore. A la fin de la journée, quand je crus qu'elle avait pris connaissance de l'oeuvre, je lui demandai ce qu'elle en pensait et elle me répondit, profondément émue :

— Il m'est arrivé, en ouvrant ton livre, une chose bien étrange : un éclat de lumière, pareil à une étoile, m'a éblouie sur le coup, et j'ai dû renvoyer la lecture à plus tard !

Qu'on en pense ce qu'on voudra; j'ai toujours cru que cette vision de la bonne et sainte femme était un signe très réel de l'influx de sainte Estelle, autrement dit de l'étoile qui avait présidé à la fondation du Félibrige.

Le quarantième *Entretien du Cours Familier de Littérature* parut un mois après (1859), sous le titre « Apparition d'un poème épique en Provence. » Lamartine y consacrait quatre-vingts pages au poème de Mireille, et cette glorification était le couronnement des articles sans nombre qui avaient accueilli notre épopée rustique dans la presse de Provence, du Midi et de Paris. Je témoignai ma reconnaissance dans ce quatrain provençal que j'inscrivis en tête de la seconde édition :

A LAMARTINE

**Je te consacre Mireille : c'est mon cœur et mon âme,
C'est la fleur de mes années,
C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles
T'offre un paysan.**

8 septembre 1859.

Et voici l'élégie que je publiai à la mort du grand homme (1) :

SUR LA MORT DE LAMARTINE

Quand l'heure du déclin est venue pour l'astre, — sur les collines envahies par le soir, les pâtres — élargissent leurs moutons, leurs brebis et leurs chiens; — et dans les bas-fonds des marais^ — tout ce qui grouille râle en braiment unanime : — « Ce soleil était assommant! »

Des paroles de Dieu magnanime épancheur, — ainsi, ô Lamartine, mon maître, ô mon père, — en cantiques, en actions, en larmes consolantes, — quand vous eûtes à notre monde—épanché sa satiété d'amour et de lumière, — et que le monde fut las.

Chacun jeta son cri dans le brouillard profond, — chacun vous décocha la pierre de sa fronde, — car votre splendeur nous faisait mal aux yeux, — car une étoile qui s'éteint, — car un dieu crucifié toujours plaît à la foule, — et les crapauds aiment la nuit...

Et l'on vit en ce moment des choses prodigieuses ! — Lui, cette grande source de pure poésie — qui avait rajeuni rame de V univers, —les jeunes poètes rirent — de sa mélancolie de prophète et dirent — qu'il ne savait pas l'art des vers.

Du Très-Haut Adonai lui sublime grand prêtre, — qui dans ses hymnes saints éleva nos croyances — sur les cordes d'or de la harpe de Sion, — en attestant les Écritures — les dévots pharisiens crièrent sur les toits — qu'il n'avait point de religion.

Lui, le grand cœur ému, qui, sur la catastrophe — de nos anciens rois, avait versé ses strophes, — et en marbre pompeux leur avait fait un mausolée, — les ébahis du Royalisme — trouvèrent qu'il était un révolutionnaire, — et tous s'éloignèrent vite.

Lui, le grand orateur, la voix apostolique, — qu'avait fulguré le mot de République — sur le front, dans le ciel des peuples tressaillants, — par une étrange frénésie — tous les chiens enragés de la Démocratie— le mordirent en grommelant.

Lui, le grand citoyen, qui dans le cratère embrasé — avait jeté ses biens et son corps et son âme, — pour sauver du volcan la patrie en combustion, — lorsque, pauvre, il demanda son pain, — les bourgeois et les gros l'appelèrent mangeur —et s'enfermèrent dans leur bourg.

Alors, se voyant seul dans sa calamité, — dolent, avec sa croix il gravit son Calvaire...—Et quelques bonnes âmes, vers la tombée du jour, — entendirent un long gémissment, — et puis, dans les espaces, ce cri suprême : — Heli ! lamma sabacthani !

Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. — Avec les yeux fermés et les deux mains ouvertes, — dans un silence grave il s'enveloppa donc; — et, calme comme sont les montagnes, — au milieu de sa gloire et de son infortune, — sans dire mot il expira.

21mars 1869.

(1)Voir le texte provençal dans le recueil *Les îles d'or* (libr. Lemerre).

Me voilà arrivé au terme de l'*elucidari* (comme auraient dit les troubadours) ou explication de mes origines. C'est le sommet de ma jeunesse. Désormais, mon histoire, qui est celle de mes œuvres, appartient, comme tant d'autres, à la publicité.

Je terminerai ces Mémoires par quelques épisodes de l'existence franche et libre que s'étaient faite, en Avignon, les musagètes ou coryphées de notre Renaissance, pour montrer comme, au bord du Rhône, on pratiquait le Gai-Savoir.

Concernant le passage en caractères gras :

Notes et commentaires de C. Rostaing, *Memòri e raconte, Morceaux choisis*, ed. association pédagogique « Lou prouvençau a l'escolo », 1971

A LAMARTINO

Chap. XVI: Mirèio.

(Ed. in-8°, p. 632-638; éd. in-16, p. 300-301)

Ce passage comprend deux parties: l'anecdote concernant la mère de Mistral et le rôle joué par Lamartine dans le « lancement » de Mirèio. Cette anecdote est intéressante car elle témoigne de l'existence, dans les milieux ruraux, d'un certain sentiment du merveilleux et il n'est pas impossible que cette espèce de mysticisme superstitieux soit passé de la mère au fils. Pour ce qui est du rôle fondamental de Lamartine, contentons-nous de rappeler que Mistral aurait souhaité se faire patronner par George Sand, la protectrice attitrée des poètes régionaux, notamment de Charles Poncy le Toulonnais et d'Agricol Perdiguer, le Compagnon du Tour de France, Avignonnais-la-Vertu (Voir la lettre de Mistral à Ludovic Legré, du 10 août 1858; N° 54 du Catalogue de l'Exposition Mireille, Palais de Chaillot, 1959-1960). Il est heureux que Mistral ait abandonné ce projet, car G. Sand ne paraît pas avoir apprécié à sa juste valeur le chef-d'œuvre mistralien (Voir le N° 76 du même catalogue: agenda de G. Sand, 23 février 1859, où le nom du poème est estropié: Mareille).

M'es de bon¹ à counsigna eici quaucarèn de bèn curious coume cas de vesènço o pressentido² meiralo. Aviéu douna à ma maire un eisemplàri de Mirèio, mai aviéu parla dóu sentimen de Lamartino que noun counaissiéu encaro³. A la fin de la journado, quand creseguère qu'elo⁴ n'avié pres counaissènço, ié demandèrè ço que n'en pensavo — e me respoundeguè, mai-que-mai esmougudo :

(1) De présentatif ; tour courant.

(2) Mistral a traduit les deux noms par un seul mot « intuition », escamotant ainsi *vesènço*, voyance, qui est pourtant le mot essentiel, puisque sa mère *a vu* la clarté ; mais le mot aurait probablement choqué les lecteurs proprement français.

(3) Donc avant la lettre d'Ad. Du-

mas que Mistral transcrit juste avant notre extrait ; c'est la lettre VII de la Correspondance où elle est datée du 8 février 1859 et non de « mars 1859 » comme l'indique Mistral en la reproduisant.

(4) Encore un pronom personnel qui individualise le sujet sans grande nécessité.

— M'es arriba, en durbènt toun libre, uno causo estrordinàri : un trelus de clarta, que semblavo uno estello ⁵, m'a sus lou cop esbalauido ⁶, e m'a faugu remanda la leituro à plus tard. — N'en pensaran ço que voudran, mai ai sempre cresegu, iéu, qu'aquelo vesion de la bono e santo femo èro un signe vertadié de l'aflit ⁷ de Santo Estello o tant vau dire de l'estello qu'avié presida, sabès, à la foundacioun dóu Felibrige ⁸.

L'Entre-tièn ⁹ quaranten dóu Cours familier de Littérature espeligué un mes après (1859), soute lou titre « Aparicioun d'un pouèmo epi en Prouvènço ¹⁰ ». Lamartino ié counsacravo vuetanto pajo au pouèmo de Mirèio, e aquelo glouificacioun èro la courounello ¹¹ dis article sèns noumbre ¹² qu'avien aculi pertout nosto epoupèio bastidano ¹³ dins la prèssò de Prouvènço, dóu Miejour e de Paris. E'm'acò, en testimòni de ma reconeissènço, veici lou quatrèn prouvençau qu'escriguère iéu en tèsto de la segoundo edicioun :

(5) Ceci prépare l'allusion à Sainte Estelle, patronne du Félibrige ; on retrouve ce mot, essentiel, dans la version très abrégée de cette anecdote que rapporte Marie Gasquet, au chap. I de *Gai-Savoir*.

(6) « Eblouie » ; préfixe ex-, française « blaudit, faible ».

(7) « Influence, protection » ; latin *afflatus*, souffle, inspiration. Mistral a déjà employé ce mot au ch. X, quand il expose le programme du Félibrige.

(8) Voir ci-dessus extrait N° 3.

(9) Forme « patoisée », que Mistral n'a pas inventée ; elle traduit mieux le mot français, qui a ici un sens particulier, que ne l'aurait fait *entretènement*, à valeur plus concrète.

(10) Le texte figure en tête de

l'édition de *Mirèio* parue chez Charpentier.

(11) « Couronnement » ; mot assez rare, dérivé de *courouno*, couronne.

(12) La chronique de l'*Armana Prouvençau* de 1860 en dénombre 23 dans les journaux de Paris dont un seul est défavorable, et 12 dans les journaux méridionaux, sans parler de 2 articles parus dans les revues étrangères.

(13) Dérivé de *bastido*, bâtie, puis « ferme » ; dans la région d'Aix et de Marseille, la *bastide* est une sorte de château ; par ce mot Mistral rappelle le fameux *car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas* ; il est exact que l'épopée de *Mirèio* se déroule la plupart du temps à la campagne.

A LAMARTINO

Te counsacre Mirèio : es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an ;
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un paisan ¹⁴.

(8 de setembre 1859.)

Me vaqui gandi ¹⁵ enfin au terme de l'elucidari ¹⁶ (coume aurién di li Troubadou ¹⁷) o esplicacioun de moun espelido. Es lou trecòu ¹⁸ de ma jouïnesso. Desenant moun istòri, qu'es aquelo de mis obro, apartèn coume tant d'autro à la publicita ¹⁹.

(14) Ce quatrain est le quatrième du poème que Mistral a composé en l'honneur de Lamartine et daté du 8 septembre 1859, jour anniversaire de sa naissance. Ce poème est le premier des *Saluts* contenus dans les *Isolo d'Or* ; voir la notice et les commentaires de J. Boutière, *Lis Isolo d'Or*, t. II, p. 815-822.

La reconnaissance de Mistral envers Lamartine s'est exprimée aussi dans un long poème composé à l'occasion de la mort du poète ; daté du 21 mars 1869 et intitulé *Soulomi sus la mort de Lamartine*, c'est le huitième poème de la IX^e partie des *Isolo d'Or*, les *Piang*. (V. éd. J. Boutière, p. 638-647 ; cette déploration est selon l'éditeur « la plus remarquable des pièces qui aient été consacrées à Lamartine, ib. p. 640. Mistral reproduisait ce poème à la suite du quatrain, mais nous ne l'avons pas recueilli ; soulomi, que Mistral traduit par « élégie », vient du grec *keleusma* « commandement » et aussi « chant cadencé du chef des rames ».

mours pour régler le mouvement des rames ».

(15) « Arrivé », proprement « qui a fui » (pour se mettre à l'abri) germanique *wandfan*, s'en aller.

(16) « Explication » ; c'est notamment le titre d'un ouvrage important de l'ancienne littérature : *Elucidari de las proprietats de totas res naturals*. Explication des propriétés de toutes choses naturelles, sorte d'encyclopédie traitant de toutes sortes de sujets.

(17) Bien qu'ils ne l'aient pas beaucoup influencé, Mistral a été hanté par leur gloire et leur réputation.

(18) « Sommet » ; latin *trans*, au delà, *collum*, cou, et « col (d'une montagne) ».

(19) Le terme risque d'être mal compris. Mistral veut dire que, à partir de *Mirèio*, sa vie n'a de sens qu'à travers ses œuvres ; il a atteint la plénitude de son génie, sa formation est désormais achevée. Notez la pudeur de Mistral qui ne veut rien dévoiler de sa vie privée, ce qui gênera longtemps ses commentateurs.

(Ce passage vaut davantage pour le fond que pour la forme : il nous permet de pénétrer assez bien la personnalité de Mistral.)

Dans son cours familial de littérature, entretien 40, Lamartine commente
Mireille

Texte intégral du 40^{ème} entretien :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k294746/f233.image.r=cours%20de%20littérature%20lamartine.langFR>

Commentaires de Lamartine (p. données en référence du texte en ligne) suivis des passages de
Mireille concernés

(p. 218, présentation générale de l'oeuvre)

jours suivants ! Et maintenant relisons, si vous voulez, une troisième fois ensemble ; je vais feuilleter page à page ce divin poème épique du cœur de la Chloé moderne avec vous ; vous jugerez si le charme qui m'a saisi à cette lecture vient de mon imagination ou du génie de ce jeune Provençal. Écoutez !

Mais d'abord sachez que tout le récit est écrit, à peu près comme les chants du Tasse, en stances rimées de sept vers inégaux dans leur régularité. Ces stances sonnent mélodieusement à l'oreille, comme les grelots d'argent aux pieds des danseuses de l'Orient. Les vers varient leurs hémistiches et leur repos pour laisser respirer le lecteur ; ils se relèvent aux derniers vers de la stance pour remettre l'oreille en route et pour dire, comme le coursier de Job : Allons !

Ces vers sont mâles comme le latin, femelles comme l'italien, transparents pour le français, comme des mots de famille qui se reconnaissent à travers quelque différence d'accent. Je

[...]

XVIII

Les demandes de la main de Mireille à son père par ses prétendants remplissent le quatrième chant. C'est la situation de Pénélope transportée du palais au village, c'est Ithaque au mas des Micocoules. Mais, si la situation est analogue, les détails sont tous originaux ; la

VII.

19

[...]

Chant IV Li demandaire/Les prétendants

À califourchon sur la bardelle, l'ânier en a la garde. Dans les mannes de sparterie, ce sont eux, sur le bât, eux qui portent les bardes, et la boisson, et les vivres, et du bétail qu'on écorche la peau encore saignante, et l'agneau fatigué.

Capitaines de la phalange, avec leurs cornes retroussées, après venaient de front, en branlant leurs clarines, et le regard de travers, cinq fiers boucs à la tête menaçante ; derrière les boucs viennent les mères, et les folles chevrettes, et les blancs petits chevreux.

Troupe gourmande et vagabonde, le chevrier la commande. Les mâles des brebis, les grands béliers conducteurs, dont les museaux dans l'air se dressent, alors paraissent dans la voie ; on les reconnaît à leurs grandes cornes, trois fois entortillées autour de l'oreille.

Et encore (honorale signe qu'ils sont les sires du troupeau) ils ont les côtes, ils ont le dos ornés de houppes. En tête de la troupe marche le chef des pâtres, de son manteau s'enveloppant les deux épaules. Mais le gros de l'armée arrive à la suite.

Et dans un nuage de poussière, et précédant la foule, et empressées, courent les brebis mères, répondant par de longs bêlements au bêlement de leurs petits ; et, la nuque ornée de bouffettes rouges, ensemble poudroient les antenais, et les moutons laineux qui vont à pas lents ; [...]

p.290 chant VI

Ici la scène amoureuse devient une scène des traditions superstitieuses du peuple de Provence. On porte l'infortuné vannier à la grotte des Fées, dans le vallon d'enfer, pour qu'il soit guéri par les sorcières. Les poètes du pays s'extasient, selon nous, outre mesure sur ces légendes superstitieuses de Provence et sur les sorcelleries de la grotte des Fées. Quant à nous, nous déchirerions ce chant tout entier sans rien regretter dans le poème. Les vers sont beaux et pittoresques, mais toutes ces fantasmagories sont refroidissantes pour le sentiment, fussent-elles dans Shakspeare ou dans Goethe : les fantômes n'ont pas de cœur. Mistral gagnerait à les supprimer. Il n'y a pas de sortilège qui vaille une touchante réalité.

Chant VI La masco/La sorcière

Entre les touffes des romarins, à fleur de roche, un trou se cache. Dans ses profondeurs, depuis que le saint Angelus, en l'honneur de la Vierge, frappe le bronze clair des basiliques, dans ses profondeurs les antiques Fées, pour jamais, du soleil ont fui la splendeur.

Esprits légers, mystérieux, entre la forme et la matière elles erraient, au milieu d'un limpide crépuscule. Dieu les avait créées demi-terrestres et féminines, afin qu'elles fussent, pour ainsi dire, l'âme visible des campagnes, et afin d'approvoiser la sauvagerie des premiers hommes.

Mais, si beaux étaient les fils des hommes, que pour eux s'enflammèrent les Fées ; et, insensées ! au lieu d'élever les mortels vers les célestes espaces, passionnées de nos passions, dans notre obscur destin, comme des oiseaux fascinés, de leurs hauteurs elles tombèrent.

Dans la gorge étroite et raboteuse de la caverne sombre, les porteurs cependant avaient laissé Vincent se couler par glissade. Avec lui, dans l'obscur sentier ne s'aventura que Mireille, recommandant son âme à Dieu, chemin faisant.

Au fond du puits qui les amène, dans une grotte vaste et froide ils se trouvèrent ; et seule, au milieu, et voilée d'un nuage de rêves, Tavèn, la sorcière, accroupie, tenait un épi de brome... Et profondément triste en le considérant :

« Pauvre brin d'herbe officieux ! les gens te nomment *blé-du-diable*, grommelait-elle, et tu es un des signes de Dieu ! » Alors Mireille la salue ; et à peine commence-t-elle à dire, émue, le motif pour lequel ils viennent, la sorcière, sans lever la tête : « Je le savais ! »

Ensuite sa voix chevrotante de nouveau s'adressa au brome :

« Pauvre fleur du gazon ! ce sont tes feuilles et tes germes que les troupeaux toute l'année broutent ; et, pauvrette ! plus ils te foulent, plus tes épis se multiplient et tu revêts de verdure le nord comme le midi. »

Là, Tavèn fit une pause. Dans une coquille d'escargot une petite lumière brûlait, éclairant de reflets rougeâtres la paroi humide de la roche ; sur la fourchette d'un bâton était juchée une corneille, et côte à côte une poule blanche ; un crible pendait au mur.

« Qui que vous soyez, dit la sorcière subitement et comme ivre, « eh ! que m'importe ? la Foi marche les yeux fermés, la Charité porte un bandeau, et elles ne s'écartent pas de la raie... Vannier de Valabrègue, te sens-tu foi ?

— Je me sens !

— Suis mon sillon ! »

Empressée comme une louve qui de sa queue se bat les flancs, par un trou disparaît la sorcière. Stupéfaits, le Valabregan et Mireille vont après elle. Devant la vieille on entendait dans l'horrible brume voler la corneille, et la poule glousser.

« Descendez vite ! il est déjà l'heure de se ceindre de mandragore ! » Et vite, en rampant, en se traînant, couple ne s'écartant point l'un de l'autre, ils vont à la voix qui les commande. Dans une grotte plus grande encore venait s'élargir l'inférieur couloir.

« Voilà ! leur dit Tavèn d'un signe... Ô plante sainte de mon seigneur Nostradamus ! rameau d'or, bâton de saint Joseph, et verge magique de Moïse ! » s'écrie-t-elle ; et de l'herbe que je vous dis, craintive, elle couronna les pousses avec son chapelet qu'elle y déposa, à genoux.

Puis se levant : « C'est l'heure, c'est l'heure de nous ceindre de mandragore ! » De la plante venue dans la fente du roc elle cueille trois jets : s'en couronne elle-même, en couronne le jeune homme, la jeune fille...

« En avant toujours ! » Et elle s'engouffre, ardente plus que jamais, dans les cavités sombres.

Avec de la lumière sur le dos pour éclairer l'obscurité, une troupe d'escarbots chemine devant elle.

« Jeunes gens, tout chemin glorieux a sa traversée de purgatoire... Ça ! courage ! du Sabbat nous allons maintenant, aïe ! aïe ! aïe ! franchir les épouvantes. »

Elle n'avait pas clos encore la bouche, un vent violent leur cingle le visage, et leur coupe brusquement le souffle :

« Prosternons-nous ! Des Follets voici le triomphe ! » Tel qu'un *grain*, gonflé de grêle, sous les cryptes passe, innombrable, l'essaim vagabond, glapissant, tourbillonnant.

[...]

drame. Ce dénoûment est triste comme deux lis couchés dans la même vase après un débordement du Rhône dans les jardins de la Crau.

En ceci le poète nous semble manquer de cette habileté manuelle de composition qui a manqué à Virgile dans l'*Énéide*, et qui n'a manqué jamais ni au Tasse ni à l'Arioste. Mais, si la composition pouvait être plus riche de combinaisons dramatiques, la poésie ne pouvait pas être plus neuve, plus pathétique, plus colorée, plus saisissante de détails. Cela est écrit dans le cœur avec des larmes, comme dans l'oreille avec des sons, comme dans les yeux avec des images. A chaque stance le souffle s'arrête dans la poitrine et l'esprit se repose par un point d'admiration! L'écho de ces stances est un perpétuel applaudissement de l'âme et de l'imagination qui vous suit de la première jusqu'à la dernière stance, comme, en marchant dans la grotte sonore de Vaucluse, chaque pas est renvoyé par un écho, chaque goutte d'eau qui tombe est une mélodie.

[...]

des génies littéraires morts ou vivants ont évoqué dans leurs œuvres leur âme ou leur imagination devant nos yeux pendant des nuits de pensive insomnie sur leurs livres; nous avons ressenti, en les lisant, des voluptés incénarrables, bien des fêtes solitaires de l'imagination. Parmi ces grands esprits, morts ou vivants, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l'abîme du cœur humain, aussi étendu que la pensée humaine; mais, nous l'avouons hautement, à l'exception d'Homère, nous n'en avons lu aucun qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poète vilageois de Maillane.

Nous ne sommes pas fanatique cependant de la soi-disant démocratie dans l'art; nous ne croyons à la nature que quand elle est cultivée par l'éducation; nous n'avons jamais goûté avec un faux enthousiasme ces médiocrités rimées sur lesquelles des artisans dépayés dans les lettres tentent trop souvent, sans génie ou sans outils, de faire extasier leur siècle; excepté *Jasmin*, un grand épique, mais qui a trop bu l'eau de la Garonne au lieu de l'eau du Mèlès; excepté *Reboul*, de Nîmes, qui

[...]

Chant XII La mort

Des Maries qui s'envolaient, ainsi les paroles s'éteignaient, s'éteignaient peu à peu, de nuée d'or en nuée d'or : pareilles à un écho de cantique, pareilles à une musique éloignée qui, au-dessus de l'église antique, s'en serait allée avec la brise. Elle, il semble qu'elle dort,

Et qu'elle rêve agenouillée, et qu'un étrange rayonnement de soleil couronne son front de nouvelles beautés. Mais, dans les landes et les jonchaies, ses vieux parents l'ont tant cherchée qu'ils l'ont à la fin découverte ; et debout, sous le porche, ils regardent stupéfaits.

Ils prennent cependant de l'eau bénite, ils portent au front leur main mouillée. Sur la dalle sonore, la femme et le vieillard s'avancent dans l'église... Effrayée comme un bruant qui tout à coup voit les chasseurs : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, père et mère, où allez-vous ? » Et voyant ceux qu'elle voit,

Mireille tombe là. Sa mère, le visage en larmes, accourt, et dans ses bras la saisit, et elle lui disait :
« Qu'as-tu ? ton front brûle... Non, ce n'est point un songe qui m'abuse, c'est elle qui à mes pieds roule, c'est elle, c'est mon enfant !... » Et elle pleurait, et elle riait.

« Mireille, ma belle mignonne, c'est moi qui serre ta main, moi ton père !... » Et le vieillard, que la douleur suffoque, lui réchauffait ses mains inanimées. Déjà cependant le vent emporte la grande nouvelle : à plein portail, dans l'église, émus, s'assemblent les Saintins.

À la petite chapelle, dans l'escalier tournoyant, on monta la malade. Le prêtre, en surplis blanc, pousse la porte. Dans la poussière, comme un orge appesanti par ses épis qu'un tourbillon soudain secoue, tous sur les dalles se prosternent en criant :

« Ô belles Saintes pleines d'humanité, Saintes de Dieu, Saintes amies ! de cette pauvre fille ayez, ayez pitié !

— Ayez pitié ! s'écrie la mère, je vous apporterai, quand elle sera guérie, mon anneau d'or, ma croix fleurie, et par villes et par champs, moi, j'irai le chanter !

— Ô Saintes, c'est là mon pluvier ! ô Saintes, c'est là mon trésor ! » gémit Maître Ramon heurtant dans les ténèbres avec sa tête vacillante. « Ô Saintes, à elle, qui est belle, innocente, enfantine, la vie convient ; mais moi, vieil ossement,

Moi, envoyez-moi fumer les mauves ! » Les yeux fermés, sans parole, Mireille était gisante. C'était alors sur le tard. Pour que la brise des tamaris ravivât la campagnarde, sur les dalles du toit on l'avait déposée, en vue de la mer.

Car le portail (paupière de cette chapelle bénie), regarde sur l'église : là-bas, dans l'extrême lointain, on voit de là la blanche limite qui joint ensemble et sépare le ciel rond et l'onde amère ; on voit de la grande mer l'éternelle révolution.

Sans cesse les vagues insensées qui se montent les unes sur les autres, jamais lasses de se perdre en mugissant dans les monceaux de sable ; du côté de la terre, une plaine interminable ; pas une éminence qui enseigne son horizon ; un ciel immense et clair sur des savanes prodigieuses.

Des tamaris au feuillage clair, et au moindre vent mobiles ; de longues friches de salicornes, et dans l'onde parfois une volée de cygnes qui se purifie ; ou bien dans la *sansouire* stérile un troupeau de bœufs qui pâture, ou qui passe à la nage l'eau du Vaccarès.

Mireille enfin, d'une voix faible, a murmuré quelques mots vagues :

« Du côté de la terre, dit-elle, et du côté de la mer je sens venir deux baleines : l'une des deux est fraîche comme le souffle des matinées, mais l'autre est pantelante, ardente et imprégnée d'amertume. »

Et elle se tut... Devers la plaine et devers les ondes salées, les Saintins aussitôt regardèrent venir : et ils voient un jeune homme qui soulève des tourbillons de terre meuble devant ses pas ; les tamaris paraissent devant lui s'enfuir et décroître. [...]

Représentations de Mireille







CHANT DEUXIÈME

Chantez, chantez, *magnanarelles*¹! — car la cueillette aime les chants. — Beaux sont les vers à soie, et ils s'endorment de leur troisième somme²; — les mûriers sont pleins de jeunes filles — que le beau temps rend alertes et gaies, — telles qu'un essaim de blondes abeilles — qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

En défeuillant vos rameaux, — chantez, chantez, *magnanarelles*! — Mireille est « à la feuille », un beau matin de mai : — cette matinée-là, pour pendeloques, — à ses oreilles, la coquette — avait pendu deux cerises... — Vincent, cette matinée, passa là de nouveau.

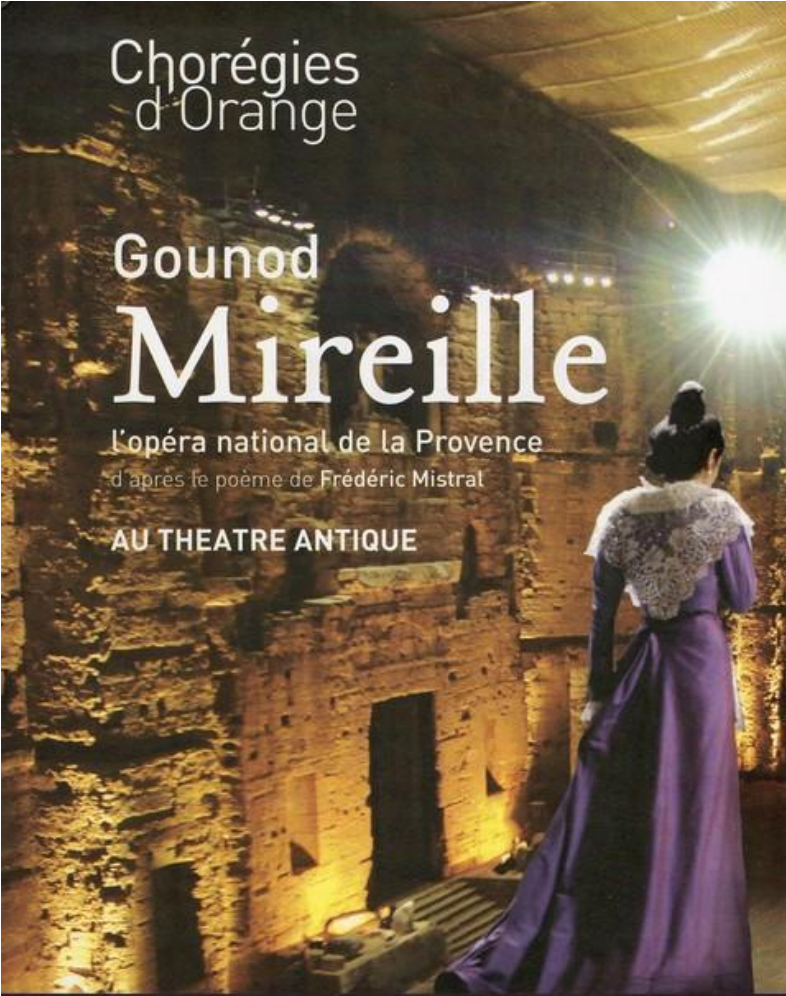
Cantas, cantas, magnanarello,
Que la culido es cantarello!
Galant soun li magnan e s'endormon di tres;
Lis amourié soun plen de fiho
Que lou bèn tèms escarrabiho,
Coume un vòu de blòundis abiho
Que raubon sa melico i roumanin d'òu gres.

En desfuiant vòsti verguello,
Cantas, cantas, magnanarello!
Mirèio es à la fueio, un bèn matin de Mai.
Aquèu matin, pèr pendeloto,
A sis auriho, la faroto!
Avié penja dos agrioto...
Vincèn, aquèu matin, passè 'qui tournamai.





La sorcière Taven, chant VI



Chorégies
d'Orange

Gounod
Mireille

l'opéra national de la Provence
d'après le poème de Frédéric Mistral

AU THEATRE ANTIQUE

Mercredi 4 et samedi 7 août 2010 à 21h30

Location : Chorégies, 04 90 34 24 24, www.choregies.com
Magasins Fnac, 0 892 68 36 22 (0.34ct/min), www.fnac.com